

## ***Tant qu'il y aura des cèdres* par Pierre Jarawan**

paru aux éditions éditions Héloïse d'Ormesson (2020)

*Ce texte est né de la plume de Dirk Walter, ancien professeur d'allemand, conseiller régional de cours et président de la commission régionale de cours en Sarre. L'année dernière, il a réalisé pour la première fois un podcast portant sur un des livres nominés pour le Prix littéraire des lycéens de l'Euregio. Puisque les retours étaient très positifs, il s'est penché sur les six romans nominés cette année, et nous propose ici des idées et suggestions pour alimenter les discussions sur les livres avec les élèves.*

Bonjour chers collègues,

Lorsque vous lirez les six romans nominés pour 2021, vous remarquerez que certains de ces livres recouvrent des thèmes similaires. C'est pour cette raison que j'ai décidé de les analyser ensemble et de faire quelques comparaisons.

Une autre précision : j'espère que vous comprendrez que je ne tais pas toujours mon avis, car la lecture de textes littéraires me laisse des impressions positives ou négatives, comme à tout lecteur. Après tout, je ne suis pas un observateur neutre. Il est évident que je tente au maximum de vous fournir une matière à discussion ou à réflexion. Ce sont vos élèves qui sont les véritables jurés qualifiés.

Les deux premiers podcasts concernent les romans ***Tant qu'il y aura des cèdres*, de Pierre Jarawan** (aux éditions Héloïse d'Ormesson) et ***Grand frère* de Mahir Guven** (aux éditions Le Livre de Poche). Les deux livres traitent du destin de garçons issus de l'immigration, et les deux histoires sont racontées en « je ». D'autres similitudes sont à relever, mais j'y reviendrai plus tard.

Commençons par le roman de Jarawan :

**L'auteur** est notamment connu pour ses talents de slameur (il a remporté le prix international du meilleur slameur germanophone à Heidelberg en 2012). Le slam, c'est de la poésie orale. Ces textes littéraires, plutôt courts, trouvent leur essence dans des jeux de mots, et laissent entrevoir un amour certain pour la langue. Lors de sa performance de 2012, visible sur YouTube ([https://www.youtube.com/watch?v=mYqG6wp\\_Ng](https://www.youtube.com/watch?v=mYqG6wp_Ng)), Jarawan fait d'ailleurs part de sa fascination pour la langue qui a commencé très tôt. Fascination pour la

langue allemande, dans son cas, car même s'il est issu de l'immigration, il vit en Allemagne avec ses parents depuis ses 3 ans. Sa maîtrise de la langue transparait également dans son roman, mais nous avons ici affaire à bien plus qu'un texte de slam. Gardez ceci dans un coin de votre tête, cette information pourrait vous être utile en fonction du déroulement de votre discussion.

À mon avis, on pourrait commencer par s'interroger sur **le titre**, « tant qu'il y aura des cèdres ». Même si l'on n'a pas encore lu le livre, on peut avoir une idée de sa signification. Tout a l'air éphémère par rapport aux cèdres, ou du moins instable. On a aussi l'impression qu'une certaine mélancolie ou une résignation flottent dans ces quelques mots. Puisque les romans ont généralement pour objet les personnes et les événements qu'elles déclenchent, il est donc véritablement question de l'instabilité de tous les individus présentés dans l'intrigue.

L'explication du titre n'arrive qu'à la fin, Samir, le narrateur en « je », nous la donne sur la dernière page. Il est assis au pied d'un cèdre et envoie un message à sa future femme au retour de son voyage. Ici, on constate que l'histoire n'est pas si nostalgique que ça, elle est bien plus portée sur une douce expérience de vie, empreinte de nostalgie.

Et si les élèves sont capables de retrouver l'endroit où le titre est écrit tel quel dans le livre, ça nous donne en même temps une idée de leur connaissance du contenu (sauf si on a affaire à des petits malins qui ne lisent que le début et la fin des livres). On peut en tout cas, à partir de là, revenir sur tous les événements qui ont mené à la fin de l'histoire. Notre protagoniste est passé par de nombreuses étapes avant d'en arriver là.

Le premier chapitre, ou plutôt **le prologue**, annonce déjà la couleur des événements qu'il vivra durant le voyage au Liban. Il est clair que ce passage renvoie à trois éléments principaux de l'intrigue. Il y a l'admiration que Samir porte à Beyrouth, présente dès la première phrase. Il est véritablement subjugué par la beauté de cette ville (« beauté éclatante, diadème de lumières scintillantes », p. 11). Il y a aussi ce suspense dramatique et cette trame qui piquent notre curiosité (« Mais j'ai à présent un couteau planté entre les côtes », ibidem). Enfin, nous comprenons que Samir est à la recherche de quelqu'un. La dernière phrase du prologue va comme suit : « Tu devras faire une ultime tentative pour le retrouver » (p. 12) Ici, on retrouve cet effet qui attise notre curiosité : qui est cette personne recherchée ?

On devine bien sûr aisément qu'il s'agit du père de Samir, d'ailleurs le résumé qui se trouve sur la quatrième de couverture en parle déjà. Toutefois, il est impossible de ne pas se poser la question suivante : comment cette recherche va-t-elle se dérouler et se terminer ? C'est là qu'on remarque que **ce livre est caractérisé par un suspense digne d'un roman policier**, et ce n'est pas anodin. Gardons cette réflexion en tête pour plus tard.

**Le père**, point de départ de cette enquête, a l'air d'être **un personnage particulier**. C'est ce que montrent les premiers chapitres qui suivent le prologue. Ensuite, il prend précipitamment la fuite, sans rien dire, et disparaît de l'Allemagne...

Il s'appelle Brahim El-Hourani, c'est un faux nom qu'il utilise pour se cacher. Il est un véritable philanthrope, pour ne pas dire un aimant à humains, « l'homme qui murmurait à l'oreille des autres ». Partout, il inspire la sympathie, car il a cette manière de toujours être amical et conciliant, cette volonté de trouver du positif dans les situations les plus désagréables. Dans l'étroitesse oppressante du gymnase transformé en centre d'accueil pour demandeurs d'asile, il parvient à dérider et à consoler tout le monde grâce à son imagination. Il se met dans la peau du conteur d'histoires et transforme, par la force des mots, la salle en un vaisseau spatial qui se dirige vers la planète Amal (espoir, en arabe). Très vite, il se retrouve entouré d'abord des enfants, puis aussi des adultes. Samir admire son « aptitude à fuir la réalité » (p. 43).

Cet homme, débordant de joie de vivre, finit par déménager en 1992 dans une maison quelque peu abîmée. Il décide aussitôt d'installer une antenne parabolique et en profite pour organiser un petit banquet. Tous les voisins, alors encore inconnus, amènent quelque chose et participent spontanément à cette fête improvisée.

Samir, alors âgé de 7 ans, idolâtre son père si affectueux. Il est fasciné par ses histoires sur Abou Youssef et sur Amir, un Libanais excentrique et son dromadaire qui parle. Le père de Samir lui a aussi transmis une certaine nostalgie du Liban en lui contant la beauté de ce pays et le charme de ses cèdres légendaires, que la Bible mentionnait déjà. C'est comme si le jeune garçon avait le mal du pays, bien qu'il soit né en Allemagne :

*Je voulais enfin appartenir à ce monde. Ne plus me contenter d'être le fils né en Allemagne de parents libanais. Je voulais voir le Liban, y vivre entouré de gens*

*qui accompagnaient chacun de leurs propos de grands gestes impulsifs, qui mangeaient avec les doigts [...], qui parlaient cette langue merveilleuse. (p. 84)*

C'est ainsi que naît en lui une sorte de **besoin irrésistible de connaître le Liban**. À la fin du livre, Samir y fera d'ailleurs référence : « Quand on a été dépendant d'une drogue, on le reste à jamais. » (p. 383)

Cette envie devient encore plus brûlante lorsque Samir entend la dernière histoire de son père, juste avant qu'il ne s'évade. Il raconte le retour triomphal du héros Abou Youssef à Beyrouth. Celui-ci se montre sur son balcon avec sa femme et son fils, devant une foule enthousiaste (p.102 ss.). Un feu d'artifice illumine et enjolive le paysage de façon pittoresque. Il s'agit véritablement de la dernière histoire, puisque le père disparaît ensuite sans laisser de traces. Juste avant, il y a eu une dispute entre les parents au sujet d'une photo de lui plus jeune et un appel manifestement dérangeant.

Compte tenu de cette situation de départ, la suite de l'histoire nous paraît, à nous, lecteurs, alors tomber sous le sens : dans les années qui suivent la disparition du père, Samir étudie avec une folle obsession l'histoire du Liban, pays alors déchiré par la guerre civile et il finit par partir dans ce pays pour rechercher son père disparu, car Brahim s'y trouve probablement. On a d'autant plus envie de le croire, car **l'auteur parvient à décrire, au début du livre, la période de l'enfance de façon extrêmement concrète et vivante**. Et cette caractéristique marque déjà une nette différence avec ce qu'on entend généralement par le slam d'un point de vue littéraire, le slam étant une discipline dont l'auteur est issu, comme précisé plus tôt. Chers collègues, je généralise certainement mon ressenti, mais peut-être avez-vous eu la même impression, vous ou vos élèves, en lisant ce livre. En tout cas, ce que je veux dire par là, c'est que nous pourrions discuter la première partie du roman (jusqu'à la disparition du père) sous cet angle.

**La première partie se termine avec la disparition de Brahim** (donc jusqu'à la p. 109, si l'on met de côté le passage **de la partie 2** qui décrit encore la recherche vaine de Brahim en Allemagne, des pages 127 à 129). À partir de là, **la structure narrative change** dans l'ensemble : désormais, les chapitres sur le Liban et sur la recherche de Brahim dans ce pays alternent avec ceux sur l'Allemagne et le développement de Samir entre 1992 et 2011. Et ici, on observe également un changement dans les temps de la narration : **les chapitres sur l'Allemagne sont écrits au passé**, tandis que **les chapitres sur le Liban sont**

**écrits au présent.** Il est possible que vos élèves n'aient pas remarqué cette différence, mais vous pouvez en discuter avec eux. Lorsque les événements qui se déroulent au Liban sont racontés au présent, c'est aussi un signe que Samir s'y sent « présent » : il cherche son père dans ce pays où il aimerait se sentir chez lui.

En revanche, les chapitres sur l'Allemagne, eux, montrent un garçon en crise permanente. Autrement dit, ils racontent **l'histoire d'une non-intégration.**

Le traumatisme lié à la perte de son père a des conséquences sur Samir : il souffre de cauchemars (p. 131) et fait pipi au lit. L'école l'intéresse de moins en moins, aussi peu que les clubs de football. Il ne veut pas non plus jouer de la musique, et il vit comme un marginal, perdu au milieu des jeunes de son âge (p. 139 ss.). Même sa tentative de rapprochement avec Laura Schwartz, une camarade de classe, est un échec : Samir est invité à son anniversaire et finit par se sentir humilié, comme s'il n'était que le garçon qui n'a pas de père (p. 144 ss.).

On pourrait penser que la perte du père est l'unique raison de ce sentiment, mais on aurait tout faux. Au contraire, il n'a jamais ressenti le besoin de s'intégrer en Allemagne parce qu'il se sent en sécurité depuis le début dans l'univers de son père :

*« Je ne pouvais pas participer aux conversations. Tant que mon père avait été là, je n'en avais pas éprouvé l'envie. Tout ce qu'il me fallait pour être heureux se trouvait dans notre rue : la convivialité, l'intimité, le divertissement. » (p. 139)*

Cet aspect est d'ailleurs déjà évoqué au tout début du roman, lors de la fête improvisée dans la rue :

*« C'était une douce folie. C'était un rêve. En cet instant, rien n'indiquait que nous vivions en Allemagne. » (p. 20)*

Lorsque Samir parle du déménagement en 1992 et dit :

*« Ma joie de me sentir arrivé à bon port. Nous étions chez nous, à notre place. » (p. 21),*

cela ne signifie pas que l'Allemagne est son nouveau « chez lui », mais plutôt qu'il vit dans un monde parallèle idyllique, imprégné d'arabe.

On n'est donc pas étonné de voir que, par la suite, Samir se dispute avec sa mère au sujet de l'acquisition de la nationalité allemande. Il lui demande si Brahim l'aurait voulu (p. 196-197 et p. 201 : « Mon père ? As-tu pensé à lui, toi, quand tu l'as trahi en faisant de nous des Allemands ? »). Quand la mère de Samir meurt d'un anévrisme peu de temps après, il se sent coupable parce qu'elle a dû annuler son rendez-vous pour une IRM à cause de lui, qui ne voulait pas s'occuper de sa petite sœur (p. 204). Elle finit toutefois par lui parler de son père disparu.

Ainsi, l'image que Samir a de son père devient un peu plus négative (p. 208 ss.), mais ce changement n'a d'influence ni sur sa décision de partir à sa recherche, ni sur sa nostalgie du Liban.

Faisons une petite pause à cet endroit, car il est important de bien comprendre que le but d'une discussion autour du roman n'est pas d'évoquer l'intégration de manière générale. C'est pourquoi j'insiste sur ce point : **il ne s'agit pas ici d'un livre qui traite de l'impossibilité pour un enfant issu de l'immigration de se sentir chez lui et à sa place dans la société allemande.** On trouve de temps en temps des critiques sur l'attitude hostile de certains Allemands envers les demandeurs d'asile (par exemple p.223 ou 337 ss.), même si le problème des clans criminels libanais n'est pas abordé, mais **l'accent est malgré tout mis sur la fascination sans égale pour le Liban.**

**Yasmin**, l'amie d'enfance de Samir, **incarne l'antithèse** dans le roman. Elle fait des études et devient psychothérapeute. Sa devise ? « Il n'y a rien pour moi là-bas. » et « **notre patrie est ici** » (p. 382).

Yasmin écrit son mémoire, en toute logique, sur le traumatisme et l'identité des enfants issus de l'immigration. Il faut y voir là une référence non pas à son vécu à elle, mais à celui de Samir (p. 334 et 337 ss.). Il pense encore à son arrivée au Liban : « C'est chez moi. J'y ai mes racines. » (p. 117)

Ainsi, ce livre permet évidemment de se pencher sur d'autres questions intéressantes qui valent la peine d'être discutées avec vos élèves. Par exemple : qu'est-ce qui fait qu'on se sent chez soi ?

Pour ce qui est de la suite de la vie de Samir en Allemagne, on apprend qu'il a peiné à obtenir son certificat d'études secondaires inférieures et qu'il travaille dans une bibliothèque, ce qui ne l'intéresse pas le moins du monde. Comme il vole les articles, il se fait virer et finit par bosser dans un magasin de photocopies, où il retombe sur Yasmin. Commence alors une histoire d'amour entre les deux amis, qui projettent de se marier. Mais elle se rend compte de la réalité et lui dit : « Tu respires, Samir [...], mais tu ne vis pas. » (p. 356) Et elle lui conseille ceci : « **Tu dois faire ce voyage, nous le savons l'un comme l'autre.** » (p. 390) C'est seulement après ça qu'un mariage sera possible.

Comme précisé plus haut, le voyage de Samir au Liban (autour de 2011) est décrit dans les chapitres de la partie 2. Il est difficile de résumer la richesse des événements dans cette partie en quelques mots, et c'est tout aussi compliqué de choisir les éléments de discussion pertinents. Toutefois, je vais essayer d'être aussi concis que possible :

- L'aventure commence quand Samir rencontre **Nabil**, qui lui propose d'être son chauffeur. Ce farceur sympathique plein d'humour est un **amateur de romans policiers**, il aime particulièrement le détective Philip Marlowe, héros des histoires de Raymond Chandler (p. 124). Plus loin dans le livre, il fera aussi comme si Samir était Sherlock Holmes et lui Watson (p. 362). En réalité, **le voyage de Samir est raconté à la façon d'un roman policier**, les découvertes surprenantes se succèdent les unes aux autres. On peut supposer qu'en en faisant un thème de discussion l'auteur rend légèrement comique le suspense qui caractérise ce roman (partie II, ch. 1). Pour le reste, c'est grâce à Nabil que Samir apprend à connaître les conditions de vie et les centres d'intérêt particuliers des nombreux groupes ethniques et religieux du pays (II, 9).
- Le trajet de Samir a pour première étape les **cèdres** légendaires dont Samir a toujours rêvé lorsqu'il était en Allemagne (II, 3). Ils représentent ce dont le Liban manque : **la stabilité et la paix souveraine**. On peut aussi ajouter que ces arbres construisent aussi la fin de l'histoire (épilogue, p. 485) et qu'ils remplissent ainsi une **fonction de cadre**.
- Samir se lance ensuite sur les traces de la **grand-mère** à Zahlé parce qu'il pense, à tort, que les appels téléphoniques secrets de son père concernaient le mauvais état de santé de celle-ci (II, 5). En réalité, la grand-mère se révèle être une vieille dame autoritaire pleine d'énergie qui parle de son fils avec beaucoup d'amertume. Samir apprend que **le véritable nom de son père est Brahim Bourguiba** et que, s'il est de retour au Liban, il n'a en tout cas donné aucun signe de vie à sa mère depuis 1992 (II, 7).

- De là, il a un début de piste : **Sinan Aziz**, un ami de son père qui est propriétaire d'une boîte de nuit (II, 9). Aziz est un homme imposant au nez bossu. On le surnomme « Rhino », et c'est d'ailleurs comme ça qu'il appelle son club. Samir fait alors une nouvelle découverte : il reconnaît en Aziz **le rhinocéros qui joue aux cartes** dans les histoires que son père racontait sur Abou Youssef. Il commence à comprendre que **les héros de ces histoires sont de vraies personnes qui vivent ici, au Liban** (pp. 262-263). Aziz raconte à Samir que son père était le petit protégé du patron de l'hôtel Carlton. Celui-ci est reconnaissable par sa brûlure au niveau du cou, c'est comme s'il avait une peau de lézard. Et il s'appelle **Ishaq**, exactement comme le petit nerveux à la peau de lézard des histoires que Brahim racontait pour que son fils s'endorme.
- Grâce à Aziz, Samir finit aussi par trouver le meilleur ami d'Abou Youssef à Brih, un village de druzes. **Amir**, le dromadaire qui parle, est en réalité un homme dont le dos se courbe à cause d'une bosse (II, 13 et 15). Aziz raconte à Samir qu'Amir cherche aussi son père afin de le pardonner, mais il ne lui explique pas ce dont il s'agit. On apprend seulement plus tard que Brahim a accusé Amir de quelque chose qu'il n'avait pas commis pour pouvoir se sauver et sauver sa bien-aimée. Malgré tout, Amir ne dit que du bien de Brahim et il raconte **l'histoire de la photo** sur laquelle on peut voir le père, plus jeune, à côté de Gemayel, le chef des Forces libanaises (p. 316 ss.). (En réalité, cette scène a été photographiée deux fois, de deux angles différents ; sur l'autre, on remarque que Brahim sourit en direction d'une jeune femme (pp. 466-467).) Cette seule photo, qui était en réalité une tromperie de propagande, a déclenché la dispute qui a eu lieu entre Brahim et sa femme juste avant qu'il ne disparaisse. Amir parle aussi du grand amour de Brahim et il raconte qu'il s'est enfui avec elle après le mariage pour échapper à la guerre civile du Liban. Samir pense que cette découverte referme la boucle de l'histoire de son père. Il est désormais prêt à rentrer :

*« Tout à coup, je sens que le but de mon voyage n'est nullement de retrouver mon père. Je dois en apprendre plus sur lui, combler des lacunes, le libérer du cachot de mon esprit. »* (p. 329)

- Nabil et Samir font la fête, car ils pensent avoir résolu l'affaire. Leur euphorie va pourtant avoir des **conséquences dramatiques** : **Nabil**, ivre, rentre chez lui en conduisant (alors que Samir aurait pu l'en empêcher) et il **perd la vie dans un accident de la route**. Samir, qui se sent coupable de sa mort, va rendre visite à la famille en deuil (II, 17). Il erre ensuite dans un quartier étranger où il se fait **attaquer et poignarder** par

deux hommes en sortant d'un bar (II, 19 et 21). **Ici, on retrouve le texte du prologue (pp. 399 ss.), qui a le rôle d'un autre élément cadre de la construction du récit.**

Arrive ensuite la **partie III** du roman, dans laquelle le **mystère autour de Brahim Bourguiba est véritablement élucidé.**

Samir, blessé, est récupéré par des étudiants et emmené à l'hôpital. Il voit sa guérison comme une deuxième chance, signe qu'il doit continuer à chercher son père. Les étudiants l'aident de manière involontaire, car ils pensent qu'il est confus à cause de ses blessures. Ils font partie d'un groupe qui travaille en secret sur un livre d'histoire envisagé sous d'autres perspectives. Ils veulent ainsi promouvoir la réconciliation des communautés dans un pays encore déchiré par les rivalités. C'est un projet que les groupes religieux rivaux veulent saboter. Le jeune homme à la tête de ce projet est charismatique, il s'appelle **Youssef** et Samir se sent spontanément attiré par lui. Pendant ses premières années, Youssef grandit sans père. Puis, en 1992, alors que sa mère est en phase terminale d'un cancer, son père revient apparemment de Syrie où il était emprisonné. Il prend alors en charge l'éducation du garçon et l'empêche, en quelque sorte, de mal tourner.

Samir accompagne Youssef pour aller prendre une partie des archives de recherche qui vont jusqu'à aujourd'hui pour les mettre en sécurité dans un village éloigné. Il y rencontre **le père de Youssef... et c'est Brahim !** Samir et Brahim se parlent seul à seul, en toute familiarité (pp. 477 ss.), et nous comprenons tout : **Brahim aimait** une jeune fille musulmane, **Layla**, mais il ne pouvait pas l'épouser à cause de la féroce hostilité qui règne au Liban entre les chrétiens et les musulmans. Il lui était aussi complètement impossible de rejoindre les Phalanges libanaises, parti chrétien violent. C'est pour cette raison qu'il a fui le pays avec l'épouse que sa mère lui avait trouvée, qui donnera plus tard naissance à Samir. Il a également pris son nom de famille pour effacer toute trace de sa fuite. Mais Layla était déjà enceinte : **Youssef est le demi-frère de Samir.**

Ainsi, **ces révélations jettent une toute nouvelle lumière sur les histoires d'Abou Youssef, en particulier sur la dernière** : Brahim est vraiment le père (*Abu*, en arabe) de Youssef. Cependant, le retour triomphal à Beyrouth, les retrouvailles avec femme et enfant et le feu d'artifice grandiose s'avèrent être les éléments les plus exagérés par le conteur d'histoires. En réalité, Brahim est revenu d'Allemagne alors que sa Layla était déjà en phase terminale. En outre, la scène où les époux se trouvent sur le balcon a eu lieu avant

sa fuite vers l'Allemagne : ce n'est pas à un feu d'artifice merveilleux qu'ils ont assisté, mais à un feu d'artillerie destructeur que les troupes chrétiennes ont déclenché pour se venger et pour détruire les quartiers palestiniens de Sabra et Shatila. Voilà pour toute l'histoire.

Le livre se termine sur la **réconciliation entre père et fils** et sur la scène qui décrit Samir assis sous les cèdres, ces témoins de tous les événements qui, espérons-le, laisseront place à un avenir meilleur. Le grand projet de livre d'histoire de son demi-frère est en tout cas porteur d'espoir, il représente un pas vers la réconciliation du pays tout entier. Et Samir pourra finalement retourner auprès de Yasmin l'esprit apaisé.

La question de l'évaluation viendra tôt ou tard, probablement au plus tard une fois que vous aurez passé en revue avec vos élèves les différentes étapes de cette enquête policière. Mon avis rejoint celui de certains critiques sur le net : je pense que ce livre à la narration captivante a de multiples facettes et est riche en contenu, mais qu'il a aussi quelques faiblesses. Dans le dernier tiers du livre, il y a de plus en plus de passages où **le style glisse légèrement vers le sentimental et le kitsch**. C'est particulièrement vrai pour les passages sur Yasmin. Dès que Samir la revoit, il tombe dans le sentimental : « Il émanait d'elle un rayonnement chaleureux, extraordinaire. [...] À vingt-six ans, elle était comme un fantôme réalisé. C'était plus que je n'en pouvais supporter. » (p. 334). Yasmin prononce son nom avec une « tendresse » qui est « infiniment douloureuse et infiniment bienfaisante » (p. 334). Ses paupières tremblent, il « a l'impression de manquer d'air » (p. 335) tant l'émotion est forte. Aussi : « Après tant d'années d'errance et de fatigue, une vague me poussait sur le rivage. » (p.335), ou encore : « Dans les yeux de Yasmin, je lisais une attente sans bornes. » (p. 346) La liste des exemples est longue mais je vais m'arrêter là.

En revanche, **le roman contient aussi des passages qui relèveraient plutôt du livre spécialisé**. C'est surtout le cas pour les moments où l'on en apprend sur le Liban tourmenté par la guerre civile (pp. 283 ss., pp. 321 ss. ou encore le haut de la page 326). Les passages montrent à quel point il est important pour l'auteur de transmettre ce savoir à ses lecteurs (ça se ressent également avec le tableau chronologique reconstitué tout au long du livre). On observe également cette volonté çà et là dans les extraits du journal de Brahim, que le père de Yasmin donne à Hakim Samir avant qu'il ne parte. On y lit des événements tant privés que politiques.

C'est d'ailleurs un aspect qui ne nécessite pas d'évaluation critique. Les jeunes qui liront le livre diront peut-être que nous en faisons beaucoup pour une histoire d'amour privée. **Mais l'amour de Brahim pour Layla ainsi que son histoire familiale tragique ne font que démontrer que la déchirure qui traverse le pays va même jusqu'à diviser les individus et à s'insinuer dans leurs relations.**

Dans la troisième partie, le style narratif s'éloigne des tendances à l'abstrait et au kitsch, et l'intrigue repart de plus belle. **La rencontre accidentelle entre Samir et son demi-frère, qui le mène à son tour involontairement vers son père disparu, a évidemment quelque chose de construit.**

Dans l'ensemble, cependant, je pense que ces aspects **ne desservent en rien** la qualité de ce livre, qui apporte des informations factuelles et qui vaut la peine d'être lu.

*Ce texte a été créé dans le cadre de l'édition 2021 du Prix littéraire des lycéens de l'Euregio.  
Auteur : Dirk Walter ; traduction : Cyriel Etienne*